

grotte au nord de l'Écosse, qui a abrité des ours bruns il y a 45 000 ans, puis des ours polaires il y a 22 000 ans et à nouveau des ours bruns 10 000 ans plus tard.

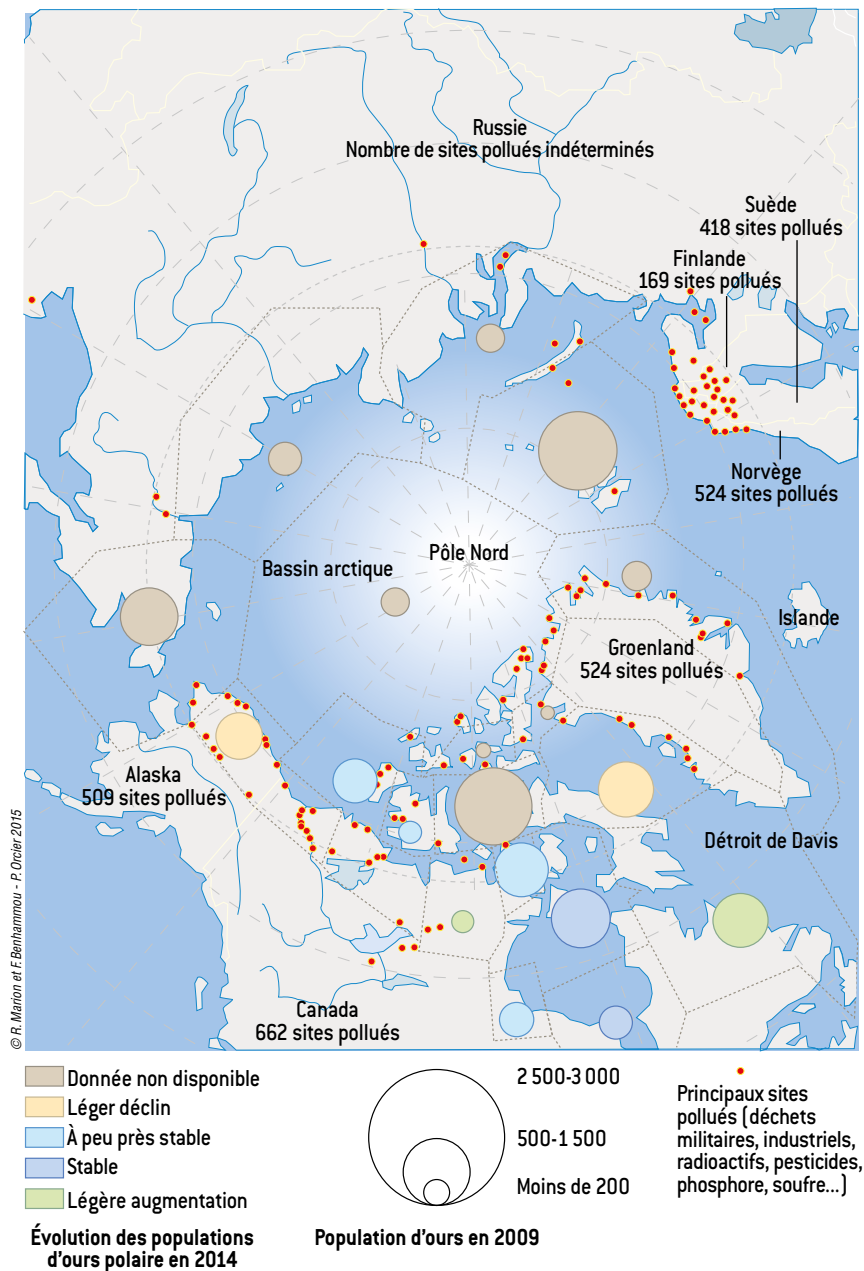
Certains annoncent la fin de l'ours polaire par métissage avec l'ours brun. Curieux point de vue, puisque l'hybridation, l'un des processus majeurs de l'évolution, a apporté à l'ours blanc une diversité génétique qui n'a pu que l'aider à se maintenir sous les plus hautes latitudes.

Les ancêtres des ours polaires se sont adaptés à une chasse quasi exclusive, celle des phoques sur la banquise. Les ours blancs tirent donc l'essentiel de leurs ressources du monde marin et passent leur existence sur ou dans la mer, d'où leur nom d'espèce : *Ursus maritimus*. Cette spécialisation leur permet d'exploiter une niche alimentaire presque sans partage, hormis avec les chasseurs autochtones et les orques. Toutefois, cette adaptation, indispensable pour survivre dans les pires conditions, devient une faiblesse si le milieu subit une transformation rapide sous l'effet des activités anthropiques.

Avec son pelage blanc qui le camoufle bien sur la banquise, ses petites oreilles qui limitent les déperditions de chaleur, des pattes semi-palmées et antidérapantes, ses adaptations physiologiques et comportementales variées qui assurent sa thermorégulation, l'ours polaire est un athlète complet sans égal dans l'Arctique. Sa démarche est aussi très différente de celle de l'ours brun, plus élégante et surtout plus efficace pour se déplacer sur un substrat fragile et glissant. L'ours polaire déambule toujours à la même allure – 4 kilomètres par heure –, vitesse qui optimise sa consommation d'énergie et la production de calories. Le corps plus allongé, mieux profilé, facilite la marche face au vent glacé et la nage sur de longues distances. Une femelle aurait parcouru 600 kilomètres sans toucher terre ! Sauf chez les femelles gestantes, il n'y a pas de repos hivernal chez les ours polaires, mais plutôt un jeûne estival quand la banquise a disparu.

Un jeûne de huit mois

Après une semaine passée autour de la tanière, la famille va rejoindre la côte. La femelle n'a rien mangé depuis juillet de l'année précédente. Durant ces huit mois de jeûne, le plus long chez un mammifère, elle a perdu près de la moitié de son poids. Il est temps pour elle de chasser à



nouveau. Dès les premières semaines, les oursons doivent apprendre à obéir aux injonctions de leur mère et à rester calmes. Ils vont téter un peu plus d'un an, même s'ils goûtent très tôt à la viande. La glace de mer est un lieu de vie sans repère où seul l'odorat guide les pas du prédateur. Sans territoire, souvent solitaire, l'ours polaire parcourt une vaste zone pour détecter la présence d'un pinnipède. À chaque situation sa stratégie : affût interminable près d'un trou de respiration, approche à pas feutrés ou plongée pour se fondre parmi les blocs de glace dérivants. La maîtrise de ces techniques de chasse complexes n'est acquise par les jeunes qu'après deux années

d'éducation et d'expériences multiples avec leur mère. L'indispensable transmission du savoir maternel dans cet univers si particulier rend illusoire toute tentative de reproduction des ours polaires en captivité dans le but de préserver l'espèce.

Dès qu'un ours a tué un phoque, il s'empresse de manger le pannicule adipeux, avalant plusieurs kilos de graisse en quelques minutes. Souvent, un autre ours est attiré par l'odeur : s'il est plus puissant, il volera la carcasse et celui qui a dépensé de l'énergie pour chasser n'aura plus qu'à repartir en quête d'une autre proie. Il faut environ 60 phoques marbrés pour nourrir un ours polaire adulte durant une année.



Rémy / Poles d'images

Avec le réchauffement climatique, les rencontres entre les ours polaires et bruns semblent plus fréquentes en Alaska, au nord du Canada, voire sur la côte ouest de la baie d'Hudson (voir la figure page 66). Sur l'île Victoria, des hybrides ont été observés (et parfois abattus), toujours issus de la rencontre d'une femelle ours polaire avec un mâle ours brun. Dans ce cas, les oursons bénéficient de l'éducation indispensable à leur survie, même si certains caractères morphologiques typiques de l'adaptation au milieu arctique tendent à disparaître.

Des comportements adaptatifs

Outre les ressources de la mer arctique, il semble que les ours blancs ne négligent aucune des ressources qu'ils peuvent trouver : pillage de colonies d'oiseaux, recherche de végétaux nourrissants et pêche des ombles arctiques dans la région du Labrador par exemple (voir le cliché ci-dessus à droite). Ces comportements adaptatifs sont étonnants, mais pas nouveaux sans doute, puisque des ours blancs pêchant en rivière avaient déjà été observés en 1770. Autre cas : en avril 2015, sur les rives orientales de l'archipel du Svalbard, Jon Aars, de l'Institut polaire norvégien, photographie un ours polaire en train de manger un dauphin à nez blanc. Cette prédation, en apparence

classique chez le plus grand carnivore terrestre, surprend car cette espèce de dauphin ne remonte normalement pas autant au nord en cette saison. Il s'agit sans doute là d'une conséquence du réchauffement climatique.

Comme évoqué plus haut, les ours polaires profitent aussi des activités humaines. En particulier, ils viennent se nourrir sur les carcasses de baleines abandonnées sur la côte par les Inupiat (voir la photographie ci-dessus). Cette ressource alimentaire constitue un apport énergétique important à la fin de l'été et participe à la survie de la population dans une zone où les nuisances dues à l'exploitation pétrolière sont nombreuses. L'ours polaire, qui cohabite avec les Inuits depuis 20 siècles, subit en effet de nouvelles pressions : exploitation des gisements de carburants fossiles, extraction de minerais, tourisme, navigation.

Il est très difficile d'estimer les effectifs des ours polaires. Dispersés sur un territoire de plus de 21 millions de kilomètres carrés, ils seraient entre 16 000 et 31 000 individus. Les scientifiques ont divisé l'aire de répartition en 19 zones correspondant aux différentes sous-populations (voir la carte page 67). Certaines sont bien documentées, comme l'ouest de la baie d'Hudson ou la mer de Barents, d'autres sont partiellement voire totalement inconnues, notamment côté russe. Faute de moyens logistiques, au nord-est du Groenland par exemple, ou pour

des raisons militaires, peu de chercheurs et même d'humains arpentent ces zones.

Même si les choses s'améliorent, les recensements précédents, réalisés sans véritable concertation entre les États et les différents acteurs (scientifiques, chasseurs autochtones, divers exploitants de l'Arctique) et sans méthodologie homogène, peuvent porter à discussion, ce qui entraîne une vaste manipulation des données. Certaines associations annoncent la disparition de l'espèce, des gouvernements prônent une protection accrue, d'autres comme le Canada parlent de stabilité pour conserver des droits de chasse. En tout état de cause, les données actuelles ne montrent pas de diminution drastique des effectifs. L'Union internationale pour la conservation de la nature prévoit une baisse de 30 % des effectifs sous 40 ans, mais pas la disparition des ours blancs. Des secteurs connaissent effectivement une forte baisse, mais plusieurs sont stables voire en légère hausse, alors que l'ignorance domine dans d'autres.

Les cinq pays arctiques ayant des ours polaires sur leur territoire ont produit un document établissant les mesures à mettre en œuvre pour conserver l'espèce. Au-delà des conflits géopolitiques et des tensions internationales, l'ours polaire est à nouveau un catalyseur, un rassembleur comme il a déjà pu l'être dans les années 1970 en agrégeant les cinq nations qui ont créé le